

Sage Joël N.

Ephemeris vitae



Ephemeris vitae

SAGE JOËL N.



Table des matières

[25 décembre 1848](#)

[1er janvier 1855](#)

[31 décembre 1878 : L'au-revoir est-il une promesse ?](#)

[28 décembre 1881](#)

25 décembre 1848

En ces temps sombres, les troubles de notre pays sont engourdis par le gel et la neige : nous sommes réfugiés au plus chaud de nos maisons de granite gris dans nos villages isolés par la tempête. Les hommes mûrs ne sont pas revenus des frontières lointaines ; nos foyers survivent chichement alimentés par les enfants, les femmes, les vieux sages et les imagos.

Je viens d'être désigné jeune sage ; je ne le mérite certes pas : seuls les temps obscurs justifient cette distinction, d'après moi. Et ce jour, un jeune garçon, d'une dizaine d'années, m'a demandé :

– Dis, à Noël ou à l'anniversaire, pourquoi offre-t-on des cadeaux aux enfants ?

Bon sang ! Pour mon baptême de sage, je suis servi ! Non seulement, mon premier hôte est un enfant, non seulement il parle de ce que nous allons avoir du mal à réaliser vu notre misère matérielle, mais en plus il veut discuter d'emblée de mystère.

Je plonge mes yeux dans son profond regard gris, avide, candide, ouvert à toutes les réponses du monde, en quête de connaissances joyeuses et rassurantes. Je n'ai pas le droit de me tromper, de le tromper. Il faut que je m'élève à son niveau, dépouillé, simple, sans fioriture ni faux-semblant. Il n'a cure des embellissements que les adultes prétendent utiliser pour expliquer le monde qui les entoure. Il rejette sans vergogne les théories des initiés. Il me regarde, simplement, avec sérénité.

Et dans ses yeux

Je lis

La réponse

Qu'il porte en lui

Sans le savoir.

Je comprends alors ce qu'est vraiment être sage : je ne vais faire que lui dire à haute voix ce qu'il sait déjà, je vais simplement conduire hors de lui, pour que sa conscience s'en empare, la connaissance qu'il a en lui.

– Nous offrons des cadeaux aux enfants pour les remercier.

– Pour les remercier ? Mais de quoi ?

Allez mon grand, allez. Continue, pose tes questions, à moi, à toi. Vas-y, cherche la réponse, elle est rangée quelque part dans ta mémoire, trouve-la !

Le gris de ses yeux prend soudain des reflets mordorés, il m'offre un large sourire et me dit : « *On les remercie d'exister, d'avoir la chance de pouvoir les connaître. Mais dis, pour les adultes, c'est pareil, non ? Même le plus méchant, comme la vieille Némie au bout du village, peut nous apprendre quelque chose, c'est ça ? Et ils nous apprennent des choses du monde lointain ou tout proche, comme nous-même. C'est ça, hein dis, c'est ça ? Alors, plutôt que leur dire un « Merci » que le vent emportera peut-être loin de leurs oreilles, on leur donne un objet qu'ils feront sien et dans lequel on aura mis un peu de nous, comme ce sifflet que j'ai fait et donné à Claudine pour qu'elle puisse appeler ses bêtes sans se fatiguer. C'est ça, hein dis, c'est ça ? Et puis si Pierrot casse le petit moulin que je lui ai fabriqué, c'est pas grave : il aura pu jouer avec au moins un peu. C'est ça, dis, c'est ça ? Mais, et ceux qui ne reçoivent jamais de cadeaux ? Dis, c'est pas parce qu'ils sont méchants, c'est seulement parce que personne n'a la chance de les connaître, alors il faut aller à leur recherche ? C'est ça, hein dis, c'est ça ? » Et toujours ce regard assoiffé qui est planté dans mes yeux. Et tout d'un coup, cette estocade : « *Dis, qu'est-ce qu'il faut faire pour devenir un sage comme toi ?* »*

Je le regarde alors avec un grand sourire plein de larmes, je plonge ma main dans ma poche et j'en sors les fragments de silex et de quartz roulés par la rivière dans le lit de laquelle je les ai récoltés ce matin, ma main tendue les lui offre. « *Merci.* »

1^{er} janvier 1855

Malgré l'hiver qui est venu, les temps sont moins froids et les jours moins obscurs, même si des vieillards sont partis et des hommes perdus à jamais pour les leurs. Au bout du village, dans son château – comme les enfants nomment sa coquette bâtisse bourgeoise – Hécate geint sans cesse : l'esprit de cette plus que centenaire bat la campagne et ressasse les belles histoires du temps passé. Elle saoule Artemis, sa jeune servante de ses souvenirs qui pétillent comme le frais champagne coulant à flot au milieu des fêtes passées.

– Quand j'étais jeune, vois-tu ma petite Artémis, la roseraie embaumait de mars à novembre et tous les jours, Andéméon, mon défunt jardinier adoré...

Ce matin-là, elle ne peut continuer à dévider ses souvenirs dans l'oreille de la soubrette, tant les larmes envahissent ses yeux et les sanglots serrent sa gorge.

– Mère, je n'en puis plus ! s'écrie Artémis, courue se réfugier dans le giron de Solène. J'en ai assez d'entendre les plaintes de cette vieille rombière. Mais quoi ? Elle a toujours eu la vie facile, confortable : une belle maison, une époux avenant et bien pourvu, une domesticité nombreuse et prévenante, s'activant jours et nuits sous la férule de la gouvernante, fille de sa nourrice. Elle n'a jamais eu à tirer l'aiguille, ne sait ce qu'est s'occuper d'enfants : son seul souci quotidien est de choisir, sans faire de faute de goût, l'épingle à chapeau assortie à son mantel. Elle ne s'intéresse à rien d'autre qu'elle, elle

– Ma fille, ma fille, je te sens agacée par les gémissements de la vieille dame, mais vois-tu, comme tu le dis, elle ne peut trouver d'autre plaisir que la satisfaction de s'occuper d'elle. Toute sa vie tourne autour de sa propre personne : ne crois-tu pas que son champ d'expérience en est tout autant limité ? Et malgré l'insondable profondeur de la nature humaine, crois-moi, elle en a eu vite fait le tour. Et cela ne fait pas son bonheur. À bien y penser, on peut même dire qu'elle est malheureuse.

– Mère ! Comment peut-on dire ça ? Certes son époux n'est plus, mais il n'a pas disparu sans laisser de traces, comme notre père : il s'est éteint, dans ses bras, qui plus est ! au terme d'une vie commune et paisible avec sa chère épouse. Elle n'a pas eu la douleur de perdre des fils dans la force de l'âge, de fermer les yeux d'une fille qui

aura six ans éternellement. Son dos est droit et la peau de ses mains est fine et douce. La nuit, elle dort, elle ne

– Ma fille, sous-entendrais-tu que je me dois d'être plus malheureuse qu'elle puisque la vie m'a offert les épreuves que tu décris ? C'est bien ça ? Sache que ce fût une cavalière émérite, aguerrie et agile : en cadeau de nocces, son cher époux lui a offert le plus beau des haras avec les plus belles bêtes que l'on puisse trouver dans nos contrées. Il fallait la voir, à travers les brumes de l'aurore, chevaucher sa jument grise ou son étalon noir et filer dans les chemins, au milieu des baliveaux, s'épuisant dans une course qui la laissait pantelante de plaisir. Il fût un jour où son état devint intéressant. Son époux lui ferma alors les portes de l'écurie : cela la rendit folle de manque. S'attachant la complicité de quelque palefrenier béat, elle passa outre l'interdiction maritale et maintint ses chevauchées matinales. Jusqu'à chuter, un jour, assez lourdement pour la laisser inconsciente au bord d'une ravine : elle perdit l'enfant qu'elle portait. Par deux fois encore, elle fût grosse et par deux fois aussi, les cavalcades furent fatales à son enfant. Le médecin lui ôta tout espoir de procréer à nouveau, d'avoir une descendance, de laisser une trace sur cette terre. Voilà son plus grand malheur : elle s'est dépossédée de tout espoir d'être utile à plus nécessaire qu'elle, de se nourrir du bonheur d'un enfant, de l'aider à sortir du troupeau. Saisistu, ma fille, l'illusion dans laquelle elle te maintient, l'apparence qu'elle s'octroie pour cacher sa misère ?

– Mère, c'est triste... Cependant, je ne comprends pas pour quelle raison elle ne s'est pas tournée vers d'autres objets de son désir de bienveillance ? N'aurait-elle pu s'accomplir dans quelque œuvre de charité, quelque action de bienfaisance ?

– Son époux, la voyant si défaite, n'a eu de cesse que de vouloir combler cette carence affective par une débauche de richesses matérielles : cela a été son plus grand tort. Elle a été ensevelie, étouffée par l'opulence : le ressort en elle s'est brisé, volatilisé. Elle est devenue une coquille brillante, étincelante, un personnage, simplement bon à donner le change.

Le silence enveloppe les deux femmes : on y entend leur compassion pour leur semblable en fin de vie, seulement bonne à refléter un mirage.

– Mère, reprend Artémis, c'est aussi commode pour elle, que de se complaire dans la mélancolie : ainsi, elle peut se plaindre et se faire plaindre. mais cela ne prend pas, avec moi ! Elle n'a eu qu'à souffrir d'un petit malheur, compensé par de

nombreux petits bonheurs !

– Ma fille, il n'y a pas de petits bobos : la raison voudrait nous faire accroire qu'une grande infortune cause une grande affliction. Ce n'est pas le cas : du moment où le sort s'acharne, de la manière dont nous recevons ses coups dépend la détresse que nous en éprouverons. Ton père, tes frères, ta sœur s'en sont allés : nous avons vécu à leurs côtés, nous pouvons les faire revivre à notre guise, dans nos rêves et nos pensées, entendre leurs rires, nous repaître de leurs sourires, nous laisser émerveiller par leurs regards, même s'ils nous manquent désespérément. Nous avons toute matière à les ré-inventer indéfiniment. Elle, ne peut : ses enfants resteront des inconnus pour l'éternité. Comprends-tu ? Toute peine est respectable, quelle que soit l'intensité de sa cause : tu ne peux ainsi tourner le dos à Hécate, ma fille. Écoute-la, entends-la. Va, maintenant.

Au bout, du village, dans le château, on entend des rires d'enfants. Si l'on pénètre dans le jardin, on aperçoit, confortablement installée sur la terrasse, aux côtés d'une claire et fine Artémis lumineuse, une vieille dame aux joues roses et lisses, au yeux pétillants, aux lèvres étirées par un léger sourire, au corps repu de bonheur : une Hécate nouvelle.

31 décembre 1878 : L'au-revoir est-il une promesse ?

Sous mes doigts, la pierre est froide, scintillante de gel. Pourtant, je me sens bien, assis sur mon banc de granite, le dos contre la façade de la maison qui régurgite la chaleur dont elle s'est gavée toute la journée. C'est le soir, c'est mon moment. Celui où l'ouest est gris foncé alors que l'orient est noir d'encre, cet entre-deux où la nuit se dévoile alors que le jour n'est pas encore tout à fait porté disparu. J'ai parfois l'impression que mon banc se creuse, à l'endroit où je m'assied toujours. Quelle illusion ! Comme si ma frêle carcasse était assez puissante pour raviner mon assise de pierre grise et dure. Il a enfin neigé, il y a quelques jours, salut à l'hiver qui déboulait du plus profond de la fange automnale. Le premier quartier de Lune recouvre ma montagne d'une houppelande de diamants : je n'aurai jamais assez de trois éternités pour tous les admirer. Dans le ciel clair comme le cristal, Orion me sourit : je l'aime bien, ce gros bonhomme d'hiver. L'ubac, en face de moi, porte bien mal son nom ; il ruisselle de lumière, lisse comme un lac gelé, creusé comme la croupe de nos chevaux. Si je n'y prenais garde, j'irais m'y enfouir tout l'hiver et dormir, dormir... Tout là-haut, le col, entre les deux mamelons – comme les appellent les garis d'ici, en ricanant bêtement – se fond dans le ciel d'encre pâlie par la lumière de Séléné. Le chemin de mulet qui en descend jusqu'au village est effacé : à peine est-il marqué par une légère dépression bordée de bosses buissonneuses. Les yeux mi-clos, je goûte l'air froid qui pétille, le silence plein, franc qui coule dans notre vallée reculée. Ma tête vogue en des contrées désertes, lointaines, où tout est à découvrir et pendant qu'elle baguenaude, le coin de mon œil suit un petit point noir, une bille qui roule lentement dans le passage venu du col. Le temps que je revienne sur mon banc, la tâche noire est à mi-pente et d'un point, elle est devenue une espèce d'échalas dégingandé qui descend à grands pas vers le village. Suis-je victime d'un coup de Lune ? Je ne me suis pas assoupi suffisamment longtemps. Alors ? Alors, il y a bien un humain qui vient nous rendre visite, en fin de cette terrible année.

Devant moi se tient la silhouette, occultant le demi-globe lumineux et à contre-lune, je ne distingue rien de ses traits ou de sa chevelure. Sans rien dire, avec un léger soupir, de soulagement dirait-on, l'individu se coule le long de la façade et s'échoue sur le banc, à côté de moi. Je le regarde : la lumière blafarde illumine un instant son regard et le bleu scintillant m'aveugle. Il a les yeux les plus bleus que je n'ai jamais

vus, azur mais scintillant de mille éclats : des étoiles en plein jour ! Il baisse les paupières et tout d'un coup, c'est le paradis perdu.

– Bonsoir Joël.

La voix est indubitablement masculine, légèrement voilée, comme emmitouflée dans une écharpe de brume légère. Donc, c'est un homme. Qui connaît mon prénom.

– Je viens d'au-delà les trois montagnes. Les forêts, les ruisseaux, les busards et les loups n'ont eu de cesse de me montrer le chemin vers toi. J'ai posé une question à Aglaë, notre Sagesse. C'est la première fois je crois, que je l'ai entendue sans voix. Après un long moment de silence où ses yeux discutaient avec les miens, elle m'a conseillé de venir te voir. Elle m'a assuré que la campagne saurait me guider jusqu'ici. Me voilà donc. Avec ma question.

– Quelle est-elle ?

– Pourquoi fait-on des cadeaux aux gens ?

– J'ai déjà répondu, il y a bien longtemps.

– Mais...

Je ferme les yeux à mon tour, rassemblant toutes les bribes éparses de ma sagesse. Ainsi donc, c'est Aglaë qui me l'envoie. Mais pour quelle obscure raison n'a-t-elle pas elle-même élevé cet homme vers les bas fonds de la connaissance ? Ça ne lui ressemble pas, elle ne délaisse jamais l'occasion d'instruire quelque âme assoiffée.

– Mais Aglaë, ma mère, m'a assuré que tu me montrerais comment le savoir.

Je sais donc pourquoi la garce n'a pas pu lui répondre.

Nous nous réfugions au creux de ma demeure, simple mesure de granite solide, aux murs aussi épais que la neige sur le haut de la montagne. Dans l'âtre, le feu, fidèle espoir, se tient bien. Débarrassée de sa pelisse, la silhouette est aussi mince que je l'avais imaginé ; sa chevelure est robe de corneille, noire à reflets bleus qui éclaboussent ses prunelles. Je lis dans ses traits le visage d'Aglaé, mais ses yeux

viennent d'ailleurs, de bien plus loin que les trois montagnes.

– Qui es-tu, fils d'Aglaé ?

– On me nomme Damien. Le coureur de la nuit, l'amant des forêts, le confident des corneilles, le voleur d'étoiles... Je ne les ai pas volées, pourtant. Elles sont nées dans mes yeux en même temps que moi, ou peut-être avant. Mais tous, tous disent que je les ai dérobées à la voûte. Pourtant, la nuit, elles sont toujours brillantes dans le ciel : les vieux les racontent aux enfants, les femmes sont jalouses de leur éclat. Je ne les ai pas volées ! Tous viennent me regarder, tous viennent contempler : devrais-je donc m'aveugler de soleil pour qu'enfin on cesse de me traiter ainsi ?

– D'où viens-tu, Damien ?

– Quelques mois après ma naissance, ma mère m'a confié à une cousine, de l'autre côté des trois montagnes. Elle avait une petite fille d'à peu près mon âge et assez de lait pour nourrir les nourrissons de toute la vallée. C'est ainsi que j'ai changé de famille, adopté une autre mère et que m'est échu une sœur de cœur. Harmonia... Mon amour, ma vie... Elle riait, je riais. Elle pleurait, je pleurais. Je pouvais sentir toutes les vibrations de son être résonner dans mon cœur, dans mon âme. Nous ne faisons qu'un, de tout temps, en tous lieux. Autour de nous, rodait l'âme de nos mères, comme une cape de bienveillance, préservant notre monde de toute incursion néfaste. Jusqu'au jour...

Damien se tait, ses yeux prennent la couleur de la nuit et seules les étoiles les éclairent. Les flammes chuintent et crépitent, leur orange se fait ocre, les brandons frémissent. La chanson du feu charme Damien qui reprend :

– Un matin, à mon réveil, elle n'était plus là. Plus aucune trace d'elle ne subsistait, comme si elle n'avait jamais existé. Bizarrement, je me sentais plus fort, à peine triste, tout juste mélancolique. Avec au cœur une étrange chaleur baignant mon âme d'une lueur nouvelle. Dans ma tête, résonnait ce précepte : « Mourir, c'est aussi accepter de recommencer. » qu'un conteur de l'autre côté du fleuve m'avait un jour asséné. Je ne me sentais pas à l'article, pas du tout. J'avais peut-être envie de disparaître au monde, une mort aux autres, pour de rire. Ma mère adoptive a scruté mon regard, m'a fait un signe de tête, indiquant l'endroit où le soleil se lève. Et j'y suis parti.

Toute la nuit, à la lueur du feu, Damien me raconte son périple, me parle des

gens qu'il a aidés, de ceux auxquels il a laissé de l'espoir dans les yeux, de ceux qu'il n'a pu sauver, de ceux qui l'ont chassé ; il me conte ses courses dans la nuit, ses fuites devant les bêtes sauvages tout autant affamés que les hommes par cette guerre impie qui s'alanguit dans le pays depuis des lustres ; il me dit qu'il ne se sent pas seul dans sa tête, dans son corps, comme si, éponge, il était imprégné de l'esprit de sa sœur volatilisée. Il ne comprend pas, ne cherche pas trop à résoudre le mystère non plus, accepte son nouvel état comme on accepte que le ciel soit azur, la campagne verte, la neige froide et mouillée, et l'Astre brillant.

La nuit a glissé sans bruit sur la pente neigeuse : déjà l'autre côté de l'année pointe au dessus de l'ubac. Le soleil traverse le fenestron de ses doigts raides, enjaunit la mesure, nous trempe dans un cagnard vif et doux à la fois : aveugles, nous ne nous entendons plus. La porte vole, poussée par un grand courant d'air froid et ocre. Un éclat de rire tinte, un ange nous salue : « Joël, on est déjà demain : viens vite, le soleil commence sa danse ! » Je regarde Damien, et dans ses yeux, le diamant se fait quartz sulfureux. Je regarde la toute belle qui vient d'entrer : ses prunelles bleues brillent de mille étoiles argentées, sa tête blonde est auréolée par la lumière naissante, ses joues ont capté la lueur du feu. À sa suite, s'engouffre une bourrasque, un blizzard étrangement tiède qui les encoint, les embrasse, les tient serrés l'un contre l'autre, prisonniers du vortex rigolard. Dans un dernier hurlement, la tornade s'enfuit de chez moi emportant avec elle Damien et Hermoniaë.

Depuis, tous les matins, à l'orée du jour, devant le pas de ma porte, apparaît la lumière d'une double étoile.

28 décembre 1881

La guerre reprend son souffle, la guerre prend son temps. Ses mâchoires clappent sur des chairs flasques, des os de neige. La guerre se tapit dans les combes ou se réfugie derrière les murailles épaisses des haut-châteaux. Le solstice qui vient a quitté son masque hideux de terreur noire. Seuls subsistent ses yeux hagards dans un visage sans ride, blanc d'attente glacée.

En plein midi, vient toquer à ma porte un trio. Tout de noir vêtu, chausses épaisses, pèlerine rapiécée, galoches trempées, bâton de marche, les visages dissimulés sous des cache-nez de laine givrée. Un grand individu au thorax épais, si tant est que je puisse en juger sous les couches de houppelandes qui l'empaquettent, deux plus petits, tout autant enflés par les frusques empilées sur leur carcasse. Je tente de croiser leur regard. De braise noire, je reçois un éclat. Croyez-vous que je déraile ? C'est exactement ce que j'ai ressenti : des lames noires chauffées au rouge fouaillant mes pauvres yeux. Et mon âme qui défaille.

L'instant d'après, ils sont devant le feu qui ronronne dans ma cheminée, alors que je contemple encore le vallon ombré qui domine ma demeure. Le vent s'engouffre dans la pièce, fuit par la cheminée, les flammes s'élèvent, le feu pétille, l'âtre se fait à son tour braise vermillon. Le givre noir s'envole en volutes de brouillard, bouchant maintenant ma vue : je n'entends plus que le clapotis de gouttes égarées qui viennent mourir sur le sol de terre battue. Et une musique, celle d'un hautbois, dirait-on, celle d'une voix de la gamme des contralto, fredonnant le réconfort « N'ai pas peur, Joël. Nous sommes noires pour mieux dissimuler l'or dont ont nous a façonnées. »

La porte claque, le feu se calme. Un tas d'oripeaux fumants gît sur le sol et devant moi se montrent trois créatures, à l'apparence femelle, trois créatures que je reconnais aussitôt. Des naïades du Lac des Grâces. Leur front est ceint d'un bandeau vert à écusson d'argent témoignant de leur grade de Sages Naïades du Lac. Dans leurs cheveux d'or pâle torsadés en fines tresses, se raconte l'histoire de leur peuple et celle de leur vie, indissociables. Dans la cité lacustre des Grâces, les femmes vivent sur l'eau dans de grandes cabanes haussées sur pilotis. Des premières pêcheries édifiées dans les temps anciens, elles ont fait un village complet, avec parties privatives pour leur intimité et parties communes pour la généralité. Lorsque les carrelets sont relevés, le gynécée foisonne de vie. Je soupçonne que quelque homme, resté à terre, leur

cherche noise. J'entendrai plus tard que je suis loin de la vérité.

Si leur crinière est d'or, leurs yeux sont éteints. Ils ont la couleur du lac sous l'orage, gris acier, où le bleu des jours fastes n'est plus qu'un souvenir, une espérance déchue. Les paillettes de soleil ont déserté leurs prunelles. On y lit la souffrance de leur peuple, le désespoir de sa fin prochaine. Leurs iris ne brillent que de la lumière du brasier qui pétille dans l'âtre. Elles sont en grand danger.

– Venu de la combe des Goules, un Lycanthre blessé s'est réfugié sur la rive, recueilli par Marsyas et ses hommes, nos alter ego, commence Astakanie, la plus grand de mes hôtes. La créature, épuisée, a erré longtemps entre plusieurs mondes, tant et si bien que les hommes l'ont cru perdue plus d'une fois. Affaibli par sa lutte avec la faucheuse, ne pouvant rejoindre les siens, il est resté quelques lunaisons sur la rive. Ses forces recouvrées, il est demeuré parmi les hommes, participant avec acharnement à la vie de leur village, remerciement pour lui avoir sauvé la vie, disait-il.

– Je l'ai rencontré, enchaîne Limnahys, la seconde du trio, un jour que j'apportais à nos frères les fruits de la pêche qui leur revenaient. En échange, je reçus moult gibier, tant que je croulais sous le poids. Il s'est proposé de partager mon fardeau. C'est ainsi que nous avons cheminé jusqu'au bord du lac. C'est un homme grand, autant que Marsyas. Sa toison est noire comme la lune nouvelle, épaisse, touffue telle celle d'un ours. De son visage craquelé, on ne retient que la ligne de ses lèvres, presque invisible, et ses yeux. Noirs comme le reste, sans fond la plupart du temps. Lorsqu'il parle, sa voix fait le bruit de l'orage par derrière les montagnes, et ses yeux, ses yeux... Piquetés de flammèches, flamboyants, le brasier des enfers. On ne peut s'en détacher alors que l'on sait courir à sa perte. Cet homme est un Sage, assurément, un Sage des contrées sombres.

Me tournant vers Loetys, la plus malingre des trois naïades, d'une invite de l'œil, je l'encourage à parler.

– Un soir, commence-t-elle, Libero, le Sage en herbe de Marsyas, vient en courant au bord du lac et gueule mon nom. Je me précipite dans ma barque et le rejoint sur la plage. Il me raconte alors que les hommes sont devenus fous, qu'ils beuglent des insanités sur Notre Mère, qu'ils se roulent dans la boue en ricanant, qu'ils ont les yeux rouges et vides, que leur haleine exhale les relents putrides des marais des vouivres, qu'ils s'effondrent soudain, tels des possédés, ronflant comme le pire des brasiers. À force de doux chants et caresses tendres, il se calme et posément enfin

m'avoue que pour les remercier, lors du banquet organisé pour le départ du Lycanthre, ce dernier leur a fait goûter le breuvage des origines, comme il l'a nommé. Vert comme les jeunes prairies, il trouble l'eau claire que l'on y mêle. Son arôme est tenace, frais et lourd à la fois. Il brûle la gorge, même allongé de grandes rasades d'eau que l'on y ajoute goutte à goutte. Le Lycanthre a prétendu que cette boisson avait été donnée aux hommes par Artémis pour qu'ils miment les bêtes et ainsi les capturent plus aisément.

– Que s'est-il passé ensuite ? demandé-je m'adressant à Astakanie.

– Le chaos, affirme-t-elle. Tous les soirs, les hommes ont bu de ce breuvage. Ils ont passé toutes les journées suivantes à dormir, et ronfler, et geindre dans leur sommeil agité. Ils ne chassaient plus, se nourrissant dans leurs brefs moments de lucidité de maigres réserves de venaison. Ils n'ont eu bientôt plus rien à manger. Ils se sont alors traînés sur la rive, vociférant, nous invectivant, réclamant leur dû de la pêche. Les plus aguerries d'entre nous ont déposé leur part sur la grève. Nous allions repartir lorsque quelques uns d'entre eux nous ont assaillies, nous jetant à terre, nous plaquant au sol de leur corps musculeux. Malgré notre agilité, nous avons peu de chance d'échapper à leur poigne bien plus puissante que nos membres fins. Ils étaient des animaux en rut.

– Des animaux, exactement ! poursuit Loetys. Le breuvage avait fait son office, débarrassant nos frères de leur humanité. Seul demeurait le désir, l'instinct génésique, comme un dernier sursaut de perpétuation d'un peuple qui meurt. Ils s'apprêtaient à nous forcer avant que de succomber.

– Qu'avez-vous fait ? m'enquiers-je.

– Marsyas et son conseil, alertés par les cris et les grognements, sont soudainement apparus sur la grève, répond Limnahys. Ils ont levé les feux, dressé les flammes, les tornades rouges nous ont délivrées, la fumée âcre a eu raison de nos assaillants. Ils sont restés au sol, nus, terrassés par les sortilèges, un jour et une nuit. Au matin, ils se sont traînés jusqu'à leur cahute, rampant sous le poids de la honte, peut-être, ou plus certainement sous celui de la faim, du froid et de la fatigue. Marsyas les a consignés dans leur logis, a confisqué les quelques pots encore pleins de liqueur et les a fait brûler. Des vapeurs méphitiques et animales mêlées ont empli l'air d'une puanteur insoutenable. Des cris de souffrance irréductible les ont rejoints : nos frères enfermés, gaillards malgré les privations, hurlaient leurs douleurs, plus fort que

lorsque les femmes mettent bas. Leurs gueulements vrillaient nos tripes, affolaient les enfants, nous torturaient davantage que leurs exactions des jours passés. Marsyas a convié Astakanie à s'unir à lui le temps d'un colloque singulier et...

Astakanie me prend la main, les deux autres naïades ferment le cercle. Posés devant le feu qui fredonne doux, nous laissons les souvenirs de la Sage naïade inonder nos âmes. Plongée profonde dans les flots noirs bouillonnant de peur et de haine, geyser brûlant qui jaillit, courant clair qui apaise l'ardence et dilue l'eau sombre, jusqu'à ne laisser qu'une onde limpide qui esquisse des traces timides sur le sable blanc, un clapotis, comme la berceuse du flux et du reflux sur la grève. Nous pénétrons l'esprit des hommes ivres de liqueur : leur humanité a disparu, tableaux noirs et vierges. Défilent sous nos yeux poissons et reptiles, batraciens et volatiles, dans une sarabande à donner le tournis. À leur suite, nous plongeons dans le courant et remontons vers la source, secoués violemment par les remous du torrent. Dans l'obscurité, nous entendons le gargouillis léger de l'eau originelle qui frémit à petit bouillon. Nous sommes aveugles, nous respirons le froid et l'humide, le désert blanc invisible, toile vierge en quête de couleurs chaudes. Rien n'y fait. L'esprit des hommes est obscur. La main d'Astakanie se crispe soudain dans le mienne. Quelque chose arrive, quelque chose se montre, quelque chose qui n'est pas apparu à Marsyas. Une chose à laquelle on se raccroche, faute d'espérance dans cet enfer noir. Une étincelle, verte et blanche, qui s'empoigne et se harcèle, lutte, combat, enfin jaillit, pur éclair de chaleur.

Nous rompons la ronde. Tout autour de nous, courent des flammèches, qui blanches, qui vertes, qui noires de charbon, éteintes. Pétrifiés mais étrangement sereins, spectateurs impuissants de la lutte venue du fond des âges. Le Lycanthe apparaît enveloppé d'une brume verte tenace qui pique nos sens : les babines retroussées, il montre des crocs pourrissant, il hurle un rire glaçant. D'une main légère, Limnahys le conduit dans le feu bouillonnant dans l'âtre, ils y disparaissent laissant derrière eux l'écho d'un hurlement de joie terrorisée. Loetys entre maintenant dans les flammes, elle devient feu, se tord, disparaît. Je sens bien que l'esprit du Lycanthe a faim des nôtres, qu'il atteindra la complétude en nous faisant sien. Je résiste, retiens Astakanie qui danse une étrange complainte, tout à son désir de sauver ses sœurs, retenue par la volonté de rejoindre son peuple vivant.

La porte de ma demeure s'ouvre grand devant un géant noir et rouge, un flot de flammèches vertes jaillit de l'âtre et s'attache à ses basques, les flammes rouges vrombissent, les vertes répondent en hurlant. La créature frémit, se tord, danse et se

contorsionne au milieu du brasier. Le vert prend forme : le Lycanthre ! Le rouge le happe, le mord, le déchire de ses crocs noirs. Les flammes céladon suintent de gouttes glauques sur le sol, elles s'épuisent. Le feu rouge rugit de plus belle, assène à la volée des calottes qui écrasent l'ennemi. Il est à terre, vaste flaque olivâtre. Il pâlit à presque disparaître. Il s'évapore en une brume argentée, où le noir est gris, le rouge fade, la lumière adoucie, les grondements éteints.

Le feu dans l'âtre ronronne doucement. À sa tiédeur, se réchauffent les Nàiades dont les yeux pétillent de nouveau, le Lycanthre blanc à leurs pieds. Marsyas ronfle. Et moi, je suis bien.



Composition

TextMate, Sigil

MAÏA, ÉLECTRE



CC-BY-NC-SA Deuzeffe/Éditions LPR
décembre 2012 - décembre 2015

